

LE MONSTRE  
DE LA SOLITUDE

3

LÉGÈRE ESQUISSE  
DES ÉNORMES RAVAGES QU'IL EXERCE  
SUR LE GENRE HUMAIN



TURIN  
DE L'IMPRIMERIE D'HIAC. MARIETTI  
1830.

# LE MONSTRE

## DE LA SOLITUDE

LÉGÈRE ESQUISSE  
DES ÉNORMES RAVAGES QU'IL EXERCE  
SUR LE GENRE HUMAIN

---

Avertir ses semblables d'éviter soigneusement la rencontre d'un monstre qui peut se trouver par tout, dont plusieurs ne connaissent pas la cruauté, et que l'on sait devoir faire un horrible carnage de tous ceux qui se livrent à ses fureurs ; offrir aux humains le moyen facile et sûr de se préserver, non seulement d'une infirmité, mais d'un grand nombre de maladies corporelles et spirituelles des plus hideuses et des plus douloureuses, que l'on ne prévoit pas toujours, mais qui conduisent ordinairement à la plus affreuse mort ; ce sera sans doute rendre à tout le genre humain des services bien essentiels, q'un être doué de raison ne peut manquer d'apprécier. J'ai donc tout lieu de croire que l'on considérera avec grande attention l'opuscule que je viens présenter ; on conviendra aisément que son utilité est supérieure à tout ce qu'on pourrait dire pour la démontrer.

libertins protecteurs de la débauche, qui d'ailleurs ne savent ni empêcher ni guérir les funestes effets annoncés par les savans.

Le célèbre médecin Tissot a publié un excellent ouvrage sur cet objet, mais il ne convient presque qu'aux médecins, car les autres pourraient y apprendre ce qu'ils ignoreraient encore, et par là s'enfoncer dans le libertinage, au lieu de l'abandonner. Une mère sage n'oserait conseiller à sa fille la lecture de cet ouvrage, ni même un père à son fils. J'ai donc cru très-utile de livrer au public cet opuscule, dans lequel on ne verra pas la moindre indécence, rien qui puisse éveiller l'imagination, ni devenir nuisible aux personnes les plus vertueuses. Je me borne à une simple exposition de faits qui prouvent les maux produits par ce vice, afin d'en inspirer une horreur fondée à ceux qui ne s'élèvent pas à des motifs plus nobles et plus purs; quelque corrompus que soient leurs cœurs, il est à espérer qu'une histoire véridique de si grands maux, souvent irréparables, et dont ils sont eux mêmes les auteurs, les décidera à exécrer cette infamie.

Le titre que les médecins donnent à ce vice signifie *faire injure à la nature*; ils montrent par là jusqu'à quel point ce crime déshonore l'espèce humaine, et à quel degré de corruption il entraîne ceux qui

7  
ont le malheur de s'y livrer. Toute institution sociale doit s'efforcer continuellement d'anéantir cette peste; les législateurs comme les médecins en ont été de tout tems fort occupés. Les philosophes payens ont condamné hautement dans leurs écrits ces abominations qui, par le culte des idoles, étaient en quelque sorte divinisées. Lycurgue, les Athéniens, les Romains portèrent des lois fulminantes contre ceux qui étaient convaincus de cet énorme désordre.

Cette peste, comme la foudre, porte la dissolution sur tout ce qu'elle rencontre; elle couvre de honte la physionomie, un des attributs les plus honorables à l'espèce humaine; mais ce n'est pas assez, elle n'épargne pas les facultés intellectuelles, elles les avilit et les absorbe. En effet, il n'est que trop facile de discerner au premier coup d'œil le misérable pestiféré à ses membres décharnés, à son visage pâle et épuisé, à ses yeux languissans et enfoncés, à sa démarche trébuchante, à son haleine repoussante, à la stupidité qui le caractérise. Inutile à la patrie; objet de sa propre haine, il végète misérablement au milieu du mépris, et finit quelque fois par le suicide, pour terminer une existence qu'il ne sait plus supporter.

J'ai toujours vu, dit J. J. Rousseau, que les jeunes gens corrompus de bonne heure étaient inhumains et cruels; la fougue du

tempérament les rendait impatiens, vindicatifs, furieux; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste; ils ne connaissaient ni pitié, ni miséricorde; ils auraient sacrifié père et mère, et l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs.

Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres et affectueuses: son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaille d'aise quand il revoit son camarade; ses bras savent trouver des étroites caressantes; ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement: il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit, le moment d'après, toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudrait, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé: tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même? Au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance, ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le sou-

tiens, et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes.

L'âge que je rappelle à la surveillance des instituteurs et des pères, est sans doute celui sur lequel les passions solitaires exercent de plus fréquens ravages; mais est-il un seul moment dans la vie où l'homme puisse rester seul sans danger? Hélas! l'innocence est abusée souvent par de précoces irritations; et le vieillard, malgré les leçons de l'expérience et du tems, se retrouve encore quelquefois avec de coupables souvenirs, et n'oserait confier à la pudeur les secrets de la solitude. J'ai vu périr à soixante-huit ans, victime de ces honteuses erreurs, le chef d'une famille honorée: un enfant de quatre ans succomba à ces mêmes dangers, qu'il ne connaissait pas; et les soins assidus de M. Ballyat, ancien chirurgien en chef de l'hospice des vieillards de Lyon, ne purent sauver cette victime innocente de l'imprévoyance de sa famille. Ainsi les deux extrêmes de la vie ont des dangers qui se ressemblent, et la leçon que je cherche à donner peut convenir à tous les âges.

On ne peut appeler amitié les premiers attachemens de l'enfance. Pour éprouver ce

sentiment, il faut dans l'ame une sorte de maturité que le tems seul peut donner. Jusque-là on ne forme que des liaisons : et combien elles peuvent être dangereuses ! puisque la même ignorance s'unissant aux mêmes penchans vicieux, l'innocence peut encore s'asseoir entre deux coupables, et cacher long-tems à leurs yeux l'abîme qu'ils creusent sous leurs pas. C'est aux instituteurs à surveiller ces réunions rarement propices à la vertu, et si souvent fatales aux mœurs. Sans doute il n'est pas bon que l'homme soit seul, et l'on doit se défier de celui qui cherche les ténèbres ; mais dans la solitude au moins il n'a que les vices qui sont à lui ; tandis que les réunions coupables l'entourent et des vices d'autrui, et de perfides conseils, et de dangereux exemples, et de lumières funestes.

De toutes les malédictions qui pèsent sur les coupables, celle que le ciel entend le mieux accuse le corrompueur de l'innocence ; car son crime renferme tous les autres. Il détruit en un moment l'unique vertu, qu'on ne recouvre jamais : il efface dans l'homme tout ce qui lui restait de sa pureté primitive ; il le flétrit à ses propres yeux, l'assassine chaque jour lentement, et tue jusque dans son sein les germes de la vie qu'attendait sa postérité. Ah ! malheur, trois fois malheur à celui dont les conseils ou l'exemple funeste ont scandalisé l'inno-

cence! Les cris de la malédiction retentiront long tems autour de lui, et deviendront son premier supplice.

« L'impudicité qui veut tout corrompre, dit Bossuet, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne. Ainsi le crime devient notre peine. Voilà le juste supplice, un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. »  
*Génie de Bossuet, page 253.*

On ne peut lire sans effroi ce que le fameux Gerson, chancelier de l'université de Paris, raconte d'un jeune écolier de condition. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avait eu de la vertu, eut le malheur de faire connaissance avec un autre écolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Les conseils, les saintes exhortations, la crainte du châtement, l'épreuve de ses propres souffrances, rien ne le corrigea. Une nuit ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes accoururent auprès de lui. On l'interroge, il ne répond rien; on le presse, il se tait; mais il recommençait toujours ses horribles cris. Enfin, se tournant du côté des assistans, et les regardant avec des yeux égarés, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant: « Malheur à celui qui m'a perdu! Malheur à celui qui m'a per-



du! Malheur à celui qui m'a perdu! » et mourut désespéré, en présence des spectateurs épouvantés. *Voy. la Morale en exemples, par M. Béranger, tome 1., page 148.*

La prière, l'étude, le travail, la diversité des occupations, les plaisirs fatiguans, les exercices qui peuvent amener le besoin du repos, doivent occuper tour à tour la jeunesse et remplir toutes ses heures: instituteurs, n'y souffrez aucun vide; la pensée du vice y pénétrerait. Ne vous fiez pas même à la sévérité de vos règles: veillez, veillez toujours sur elle. Ne l'abandonnez pas dans son repos; marquez l'instant de son réveil; méfiez-vous de son recueillement; interrogez son front, ses soupirs, son silence; épiez ses attitudes, ses gestes, ses regards; ne lui laissez point créer de ténèbres autour d'elle; que tout y soit lumière: soyez l'argus aux cent yeux, et qu'ils soient tous ouverts pour le salut de l'innocence.

Ce n'est pas assez de se montrer chaste à l'extérieur; il faut l'être par la pensée; écartez donc de la vôtre tout ce qui pourrait porter atteinte à cette vertu de l'innocence. Croyez-moi, la victoire que vous remporterez sur quelques sollicitations de la nature ne sera pas sans récompense; vous en recueillerez le fruit dans une constitution vigoureuse, dans une raison ferme, dans des idées plus lumineuses: vous

n'aurez pas de distractions basses dans vos méditations, et vous marcherez à la virilité avec toutes les facultés de la jeunesse.

Le temps l'a prouvé mille fois : malgré les épaisses ténèbres dont il s'enveloppe, l'homme vicieux comme le criminel reçoit tôt ou tard sur son front un rayon de lumière qui le découvre. C'est ainsi que les maux des enfans révèlent si souvent la turpitude des pères, et ajoutent pour eux, à la honte d'avoir failli, la douleur d'en voir porter la peine à leur innocente postérité.

« Je suis au désespoir, m'écrivait de St-Etienne un citoyen distingué ; on conduit auprès de vous mon fils, seul reste d'une famille dans laquelle la mort en a moissonné deux. L'état de ses souffrances vous effrayera peut-être ; mais de grâce ne lui refusez pas vos soins ; je n'ai plus que cet espoir, et j'ai compté sur votre humanité. Je joins ici le détail de ma conduite passée ; vous y verrez combien je fus coupable, et quelle influence funeste mes torts ont dû avoir sur la santé de mes enfans. Quelle que soit votre opinion sur ces tristes souvenirs, ne la faites point connaître à mon épouse ; elle ne pourrait supporter en moi le bourreau de ses fils, et son supplice alors égalerait peut-être le mien. Par pitié pour tous deux, cachez-lui les motifs qu'elle aurait de me haïr. Je puis consentir à vivre encore avec ma douleur, à souffrir tous les

jours mille morts; mais je ne pourrais supporter en sa présence ni ma honte ni mes remords, et j'ai besoin de vivre long-tems pour expier ma faute. »

Un coupable finit souvent par multiplier les crimes, au point qu'il n'est pas d'heure dans la journée qu'il ne les renouvelle.

Je ne dis rien que de vrai; je peins la nature. Cet excès de dépravation, je l'ai vu, et je croyais en avoir marqué le terme; mais le docteur Martin le jeune a ajouté à cet effrayant tableau un trait plus effrayant encore. J'ai vu, me disait-il, une femme, une mère de famille, perir dans la cinquantième année de sa vie, victime de tous les maux qu'elle devait à sa honteuse habitude. Au milieu de ses souffrances, pressée déjà par les approches de l'agonie, entourée d'un religieux appareil, sa pensée toute entière était pour le vice qui la tuait: et la mort, en suspendant l'effet de sa dernière volonté, n'arrêta que son dernier crime.

L'Onania anglais (page 17.) avait déjà peint avec force l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens. « Elle n'a pas plutôt subjugué le cœur, dit-il, qu'elle poursuit le criminel partout; elle s'en saisit, l'occupe en tout tems, en tout lieu; et au milieu des travaux les plus importants, et des actes de la Religion même,

elle amène les honteuses pensées et les désirs coupables. »

L'on trouvera un très-beau morceau sur le même sujet, dans le traité de Pujatti, professeur à Padoue. *De victu febricitantium*, page 60.

S'il s'élevait sur le front du coupable un signe connu, certain, qui dît à tous en le voyant, voilà l'ingrat, voilà le calomnieux, voilà l'auteur d'un larcin, voilà l'assassin de son ami ; pense-t-on qu'il se trouverait un seul homme qui consentît à braver ce signe de réprobation, qui osât présenter dans la société un front ainsi taché par le crime ? Ah ! non, sans doute : nouveaux Caïns, les coupables fuiraient dans le fond des forêts, dans l'antre des animaux sauvages, et trembleraient encore d'y rencontrer des accusateurs. Et cependant le jeune homme vicieux lève impudemment un front souillé, un front dont tous les traits peignent la honte, et qui dit au regard le moins attentif, *Voilà le fils de l'impureté*. Ah ! si l'œil d'un Dieu qui voit tout ne suffit pas pour éclairer vos ténèbres, jeunes coupables, reculez au moins devant la pensée de paraître au milieu de vos concitoyens comme des êtres immondes, et plus dangereux cent fois que le reptile dont le poison peut donner la mort, mais qui ne flétrit point l'âme.

Il y a des maladies dans lesquelles on

est presque sûr du succès des remèdes; mais celles qui sont les suites de l'épuisement volontaire n'entrent pas dans cette classe; et le pronostic qu'on peut en faire, quand elles sont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. Hippocrate a annoncé la mort. « C'est une misérable maladie, dit Boerhaave; je l'ai vue souvent; je n'ai jamais pu la guérir. » (Leçons sur ses instituts, §. 776.) - Vanswieten traita sans succès pendant trois ans un malade confié à ses soins; et Tissot ne consent à en entreprendre le traitement que parce qu'enfin on peut citer quelques exemples de guérison. *Onanisme* page 122.

Un père de famille conduisit son fils dans un hospice consacré au traitement des maladies produites par la débauche; il lui montra cette foule de malheureux rendus trop tard au repentir; il voulut qu'il observât en détail leurs honteuses blessures, leurs douleurs et le supplice non moins grand des remèdes. Le cœur du jeune homme se soulevait à cette image, et son front pâlisait. « Malheureux! lui dit alors son père, tu ne peux soutenir ce spectacle, et tu imites ceux qui te le donnent. Vas, cours, enfant de la débauche, cours te livrer à tes infâmes plaisirs; ta place est là; les douleurs t'y attendent; je t'y verrai; tu mourras de tes souffrances, et moi du désespoir d'avoir produit un fils aussi cou-

pable que toi. » - Cette leçon ne fut jamais oubliée ; le jeune homme qui l'avait reçue revint de ses égaremens, et fut l'honneur de sa famille.

M. Bertrand, chirurgien de Paris, a tenté de représenter les mêmes horreurs par des modèles en cire, dans lesquels la variété des couleurs reproduit la nature avec une grande fidélité. Ceux qui l'ont vu, assurent que rien n'est plus propre à retentir un jeune homme sur les bords du précipice, que la vue de ces dégoûtantes misères de la débauche. Honneur à l'homme instruit qui eut cette heureuse pensée, et qui appela les arts au secours des bonnes mœurs!

L'observation suivante auroit pu fournir beaucoup de traits au tableau que je viens de tracer.

« J'ai vu dans l'Hôtel-Dieu de Lyon, me disait le docteur Parat, une bien déplorable victime de l'erreur que tu cherches à combattre. C'était un jeune homme de seize ans ; il offrait encore quelques traces d'une figure intéressante, malgré l'horrible maigreur qui avait réduit tous les corps musculaires à l'impuissance de se mouvoir. La flexion des extrémités était devenue leur attitude constante ; et le corps, toujours couché sur l'un ou l'autre côté, s'était ulcéré dans les seuls points sur lesquels il pût trouver du repos. Ce malheureux avait

contracté une sensibilité si vive que tous ses organes en étaient blessés : un bruit léger déchirait son oreille ; son œil ne pouvait supporter qu'une lumière adoucie ; il souffrait pour demander à voix basse ce qui convenait à ses besoins ; et jusqu'au mouvement de la mâchoire et de la déglutition, tout en lui n'était que douleur. Il mourut peu de jours après son entrée dans l'hospice. »

O vous pour qui j'ai peint ce tableau de la plus honteuse des infortunes, jeunes amis, ne croyez pas que j'en aie chargé les couleurs ; je les ai prises dans la nature ; et vous-mêmes peut-être ne savez déjà que trop combien mes pinceaux sont fidèles. Tout ce que j'ai dit, je l'ai vu. J'ai vu la longue agonie du coupable, et l'inutile douleur d'un père. J'ai observé tous les degrés de la décomposition de la vie, depuis le premier jour qui la flétrit jusques à celui où le ver rongeur s'en empare ; et pour que vous n'en doutiez pas, pour que vous connaissiez bien quel sort est réservé à la persévérance dans le vice, lisez, lisez encore ces mots écrits par des médecins de tous les pays et de tous les siècles, qui en puisèrent, ainsi que moi, tous les sujets dans la nature.

« Ils n'ont pas de fièvre, et quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent et se consomment. Ils croient sentir des fourmis qui descendent de la tête le long de l'épine.

Les promenades, sur-tout dans les routes pénibles, les essouffent, les affaiblissent, leur procurent des pésanteurs de tête et des bruits d'oreille; enfin, une fièvre aiguë termine leurs jours. » *Hippocrate*, de morbis, lib. II, c. XLIX. *Foës*, pag. 479.

« Les jeunes gens prennent l'air et les infirmités des vieillards; ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides, et même imbécilles: leurs corps se courbent: leurs jambes ne peuvent plus les porter; ils ont un dégoût général; ils sont inhabiles à tout; plusieurs tombent dans la paralysie. » *Arétée*, de signis et caus. dict. morb. I., II., c. V.

« L'estomac se dérange; tout le corps s'affaiblit; l'on tombe dans la pâleur, la maigreur, le desséchement; les yeux se cavent. » *Actius*, tetrab. III., serm. III., 2., XXXIV.

« On éprouve des douleurs dans le foie et dans les reins; la pierre se forme dans la vessie, la chaleur naturelle diminue; la vue s'affaiblit ou se perd. » *Sanctorius*, med. static. sect. 6., aph. 15., 19., 21., 23., 24.

« On voit survenir des apoplexies, des léthargies, des épilepsies, des assoupissemens, des pertes de vue, des tremblemens, des paralysies, des spasmes, et toutes les espèces de gouttes les plus douloureuses. » *Lomnius*, comment. de sanit. tuend. P. M. 37.

« Samuel Vespretius fut attaqué d'une humeur excessivement âcre, qui se jeta



d'abord sur le derrière de la tête et la nuque: elle passa de là sur l'épine, les lombes, les flancs et l'articulation de la cuisse, et fit souffrir à ce malheureux des douleurs si vives qu'il devint tout-à-fait défiguré, et tomba dans une petite fièvre qui le consumait, mais pas assez vite à son gré: et son état était tel qu'il invoqua plus d'une fois la mort, avant qu'elle vint l'arracher à ses maux. » *Tulpius*, obs. med. I., III., C. XXIV.

« Les forces se perdent, le corps maigrit, le visage pâlit; mais de plus la mémoire s'affaiblit; une sensation continuelle de froid saisit tous les membres; la vue s'obscurcit; la voix devient rauque; tout le corps se détruit peu à peu; le sommeil troublé par des rêves inquiétans ne répare point, et l'on éprouve des douleurs semblables à celles qu'on ressent lorsqu'on a été meurtri par des coups. » *Hoffman*, consult. cent. 2. et 3., cas. 102., t. III., pag. 293.

« Une telle conduite produit la lassitude, l'indolence, l'immobilité, les convulsions, la maigreur, les douleurs dans les membranes du cerveau, émousse les sens et sur-tout la vue, et donne lieu à la consommation dorsale. » *Boerhaave*, institut. §. 776. de la traduction de M. D. L. M.

Ludwig (institut. physiol §. 870. et 872.), Gorter, Gaubius, Senac, Robinson, Stork, ont observé des effets analogues.

Vanswieten a observé des douleurs horribles et un froid si grand dans les cuisses et dans les jambes, que le malade se chauffait continuellement auprès du feu, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été. *Aph.* 586., t. II., p. 46.

Kloehof s'exprime ainsi: « De là naissent la faiblesse, la paresse, l'inertie, les phthisies, les consommations dorsales, l'engourdissement et la dépravation des sens, la stupidité, la folie, les évanouissemens, les convulsions. » *De morbis animi ab infirm. cereb.* p. 37.

L'ame se ressent de tous les maux du corps, dit Lewis, mais sur-tout de ceux qui naissent de cette cause. La plus noire mélancolie, l'aversion pour tous les plaisirs, l'impossibilité de prendre part à ce qui fait le sujet de la conversation, le sentiment de leur propre misère, et le désespoir d'en être les artisans volontaires, la nécessité de renoncer au bonheur du mariage, sont les idées cruelles qui contraignent ces malheureux à se séparer du monde, et à chercher souvent la fin de leurs maux dans le crime du suicide. *A practical essay upon the tabes dorsalis.* Lond. 1748., pag. 19.

Zimmermann a vu un jeune homme de vingt-trois ans contracter des accès d'épilepsie incurables. On le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, et baigné dans son sang. *Onan. de Tissot*, pag. 25.

M. Rast, célèbre médecin de Lyon, et qui vit encore dans le voisinage de cette cité, a vu mourir ainsi un jeune homme de Montpellier, étudiant en médecine. L'idée de son crime avait tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espèce de désespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, et prêt à le recevoir. *Idem* page 26.

Le docteur Bekers, dans l'ouvrage qu'il a publié à Londres, sous le titre d'*Onania*, a rangé sous les chefs suivans tous les maux observés chez les jeunes Anglais auxquels il avait donné des soins.

1.° Toutes les facultés intellectuelles s'affaiblissent, la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence: ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais sur-tout la vue et l'ouïe s'affaiblissent: leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

2.° Les forces du corps manquent entièrement: l'accroissement est suspendu. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement continu. Presque tous deviennent hypocondriaques ou hystériques, et sont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces fâcheux-

ses maladies, tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocation, défaillances. L'on en a vu cracher des matières pierreuses. La toux, la fièvre lente, la consommation sont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3.° Les douleurs les plus vives sont un autre objet de plaintes des malades: l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, des douleurs de rhumatisme extérieures, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leur corps.

4.° L'on voit non-seulement des boutons au visage, mais encore de véritables pustules, accompagnées de démangeaisons cruelles. Un des malades avait même des excroissances charnues sur le front.

5.° Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées; et si quelques malades se plaignent d'hémorroïdes et de constipations opiniâtres, d'autres souffrent d'une diarrhée qui devient une nouvelle cause de la perte de leur force.

6.° Les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès de vapeurs affreux, à des jaunisses incurables, à des crampes cruelles de l'estomac et du dos, à des douleurs de tête horribles; et, en général, tous les accidens prennent chez elles plus d'activité que chez les hommes. L'embonpoint et le coloris disparaissent

les premiers; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau leur succèdent immédiatement; les yeux perdent leur éclat, se ternissent et peignent par leur langueur celle de toute la machine: les lèvres perdent leur couleur vermeille, les dents leur blancheur, et presque toujours la taille se déforme.

7.<sup>o</sup> En général, les jeunes gens nés avec une constitution faible ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment. Ceux sur-tout qui ont à craindre quelques maladies héréditaires, qui sont menacés de la goutte, du calcul, de l'etisie, des écrouelles, qui ont eu quelque atteinte de toux, d'asthme, de crachement de sang, de migraines, d'épilepsie, tous ces infortunés, dis-je, portent une forte atteinte à leur constitution, hâtent l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendent les accès infiniment plus sâcheux, et tombent à la fleur de l'âge dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

Sauvages a observé une rigidité de tout le corps, avec perte de sentiment et de connaissance; de Haller et Boheraave ont observé le même phénomène. Nosolog. method. tom. v., p. 230. Tissot en avait recueilli un seul exemple quand il publia la première édition de son ouvrage. Le mal avait commencé par une roideur du col et

de l'épine ; il gagna successivement tous les membres, et il vit cet infortuné jeune homme , quelque temps avant sa mort , ne pouvant avoir d'autre situation, que d'être couché à la renverse dans un lit , sans pouvoir remuer ni les pieds ni les mains , incapable de tout autre mouvement , et réduit à ne prendre d'alimens que ceux qu'on lui mettait dans la bouche : il vécut quelques semaines dans ce triste état , et mourut, on plutòt s'éteignit presque sans souffrance.

Dans la dixième édition de son ouvrage, imprimée en 1791., pag. 49., le même auteur cite un autre exemple plus terrible encore de cette rigidité totale et mortelle. Le malade , âgé de quarante ans , avait été très-fort et très-robuste ; mais plusieurs mois avant sa mort il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes , et il lui était impossible de remuer seul les bras ni les mains. L'embarras de la langue augmenta , et il perdit tellement la voix , qu'on ne pouvait l'entendre qu'avec beaucoup de peine. Les muscles extenseurs de la tête la laissaient continuellement tomber sur la poitrine. Il avait toujours de l'inquiétude dans les reins ; le sommeil et l'appetit diminuèrent successivement. Les derniers mois de sa vie il avait beaucoup de peine à avaler , de l'oppression , les yeux éteints , et une fièvre irrégulière. Il passait tout le jour et une grande partie de la nuit sur un fauteuil , pen-

ché en arrière, les jambes étendues sur une chaise, la tête tombant à chaque instant sur la poitrine; ayant toujours une personne debout auprès de lui, sans cesse occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, et à écouter attentivement tout ce qu'il disait. Les derniers jours de sa vie il était réduit à prononcer lettre par lettre; on les écrivait à mesure qu'il les prononçait; et lorsque la mort le surprit dans cet état affreux, il avait déjà perdu tous les caractères d'un être intelligent et sensible.

Un jeune homme écrivait à Tissot, après lui avoir fait l'aveu de son crime; « A la sensibilité extraordinaire du genre nerveux, et aux accidens qu'elle occasionne, se joignent une faiblesse, un mal-aise, un ennui, une détresse qui semblent m'assiéger comme à l'envi: mon visage devient presque cadavéreux, tant il est pâle et plombé. La faiblesse de mon corps rend tous mes mouvemens difficiles; celle de mes jambes est souvent telle, que j'ai beaucoup de peine à me tenir debout, et que je n'ose pas me hasarder à sortir de ma chambre. Les digestions se font si mal, que les alimens se représentent aussi en nature, trois ou quatre heures après les avoir pris, que si je ne venais que de les mettre dans mon estomac. Ma poitrine se remplit de phleg-

mes, dont la présence me jette dans un état d'épuisement. Voilà un tableau raccourci de mes misères, qui sont encore augmentées par la triste certitude que j'ai acquise, que le jour qui suit sera encore plus fâcheux que le précédent: en un mot, je ne crois pas que jamais créature humaine ait été affligée de tant de maux que je le suis. Sans un secours particulier de la providence, j'aurais bien de la peine à supporter un fardeau si pésant. » *Onanisme*, page 39.

Un autre lui écrivait: « Je suis accablé de tournoiemens de tête qui m'on fait craindre l'apoplexie. J'ai la poitrine serrée, la respiration gênée, des douleurs d'estomac, et je souffre successivement par tout le corps. Je suis tout le jour assoupi et inquiet; pendant la nuit mon sommeil est troublé et agité, et il ne me répare point. Ma faiblesse est extrême; si je lis une page ou deux, mes yeux se remplissent de larmes et me font souffrir; j'ai souvent des soupirs involontaires. Le feu de l'imagination se ralentit en moi; le sentiment de l'existence est moins vif; tout ce qui se passe à présent me paraît presque un songe; j'ai plus de peine à concevoir et moins de présence d'esprit; en un mot, je me sens mourir, et ce qui vit le plus en moi c'est la honte de ma faute. » *Idem* page 44.

Un horloger de Genève avait été sage et



avait joui d'une bonne santé jusqu'à dix-sept ans : à cette époque il connut le vice. Il ne s'était pas écoulé un an qu'il commença à sentir une grande faiblesse. Il éprouvait des spasmes si violens, que pendant tout le temps de l'accès, qui durait quelquefois quinze heures, et jamais moins de huit, il éprouvait dans toute la partie postérieure du col des douleurs si cruelles, qu'il poussait ordinairement, non pas des cris, mais des hurlemens. Il lui était impossible, pendant tout ce temps-là, d'avalier rien de liquide ou de solide. Il perdit totalement ses forces : obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pendant quelque mois ; d'autant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servait qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, et à l'augmenter de toute l'horreur des remords. Ayant appris son état, je me rendis chez lui, dit Tissot ; je trouvais moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux ; une bave fétide lui sortait continuellement de la bouche. Attaqué de la diarrhée, il rendait ses excréments dans son lit sans s'en apercevoir. Ses yeux chassieux, troubles,

éteints, n'avaient plus la force de se mouvoir. Le pouls était extrêmement petit, vite et fréquent; la respiration très-gênée, la maigreur excessive. Le désordre de l'esprit n'était pas moindre; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases; sans reflexion, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur. Être bien au-dessous de la brute; spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur; l'on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu à l'espèce humaine. *Idem*, page 33.

Rapprochons encore une fois les principaux traits du tableau, dit le grand médecin que je viens de citer, et présentons comme des conséquences inévitables du vice, un dépérissement général de toute la machine; l'affaiblissement des sens et de toutes les facultés de l'ame; la perte de l'imagination et de la mémoire; l'imbecillité, le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne après soi; toutes les fonctions troublées, suspendues, douloureuses; des maladies longues, fâcheuses, bizarres, dégoutantes; des douleurs aiguës et toujours renaissantes; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force; une inaptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est né; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre; les mortifications auxquelles il s'expose journellement;

le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes; l'ennui, l'aversion des autres et de soi qui en est la suite; l'horreur de la vie; la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre; l'angoisse pire que les douleurs; les remords pires que l'angoisse; remords qui, croissant toujours, et prenant sans doute une nouvelle force, quand l'âme n'est plus affaiblie par les liens du corps, serviront peut-être de supplice éternel et de feu qui ne s'éteint point; voilà l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduiront comme s'ils ne le craignaient pas. *Idem*, page 218.

Sicherer, pharmacien à Heilbron, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1775., pour servir de supplément à l'Onania, s'exprime ainsi, page 56. « On attaque tout le corps en même temps; on l'affaiblit, on le prive de toute son activité; on l'expose à une ruine prématurée. L'estomac s'affaiblit; la digestion est altérée; l'accroissement du corps est empêché; la moëlle dans l'épine du dos se sèche; tout le corps se consume; la mémoire est altérée; le sommeil se remplit d'affreuses images. L'esprit, l'imagination et la force de penser s'affaiblissent. La chaleur naturelle étant dissipée, le foie et les reins s'enflamment; l'estomac, le cerveau et le cœur se refroidissent. Il survient pour l'ordinaire des fièvres lentes, la goutte, la paralysie, des douleurs pareilles à

celles de la pierre, l'épilepsie et de semblables maladies dangereuses. La vue s'affaiblit et se perd, etc. »

Salmuth cite deux jeunes gens qui devinrent fous. Le cerveau de l'un d'eux était si prodigieusement desséché, qu'on l'entendait vaciller dans le crâne. *Decur.* 11., *ann.* 5., *append. obs.* 88. *p.* 56.

M. Doussin-Dubreuil, médecin de Paris, cite la lettre suivante.

Paris, ce 15. Février 1805.

« Je t'écris, mon ami, au milieu des douleurs les plus vives; je vais de pire en pire, et il ne me reste plus de force que pour te donner une commission, dont la délicatesse ne me permet d'en charger qu'un ami tel que toi. La voici.

L . . . . est l'ami perfidé à qui je dois ma triste situation: vas le trouver; ne la lui dissimule point; mais dis-lui en même temps que je lui pardonne de tout mon cœur, pourvu que j'apprenne qu'il a pris enfin la ferme résolution de sonder l'abîme profond dans lequel il se précipite depuis long-temps.

Oh! mon ami, je t'en conjure, intéresse-toi sincèrement à son sort; dis-lui surtout qu'il retourne à la vertu, et que sans elle il n'est point ici bas de bonheur véritable. Qu'il brûle de suite ces livres irreligieux qui sont devenus la cause des écarts auxquels nous nous sommes livrés

tant de fois. Promets-moi donc, mon ami, que tu vas faire tout ce qui dépendra de toi pour le retirer du précipice, et je mourrai moins malheureux. » *Lettres sur les dangers de l'onanisme*, in-12., 1806., page 105.

Le docteur Pignet, médecin de l'hôpital militaire de Dunkerque, si avantageusement connu par son traité des fièvres pestilentielles du Levant, m'écrivait en date du 31. Janvier 1809. « Monsieur . . . ., fils unique, âgé de 20. ans, éprouvait de violentes douleurs à la tête et aux lombes, un fourmillement incommode dans toute l'étendue du col et du dos, une grande gêne dans les mouvemens qu'exige la respiration, un dérangement sensible dans les fonctions de l'estomac, un abattement des forces vitales et musculaires; ses yeux étaient caves et éteints, son visage pâle et décharné, ses mains tremblantes, toutes ses articulations douloureuses; il distinguait avec peine les objets, entendait très-confusément, et n'exhalait que des soupirs. Ses jambes ne pouvaient plus le porter; sa tête appuyée sur sa poitrine, et sa poitrine rentrant dans l'abdomen, faisaient saillir dans le milieu de son dos une gibbosité énorme; enfin, un ample dépôt par congestion occupait son aine droite.

Je vis que je ne pourrais sauver cet infortuné: il avait épuisé toutes les ressources de l'art et de la nature; mais je conçus

le projet de la faire servir à la guérison d'un autre jeune homme à peu près de son âge, et beaucoup moins avancé en consommation. J'espérais qu'en offrant aux regards de ce dernier un aussi terrible exemple, je parviendrais à écarter absolument le principal obstacle qui s'opposait encore aux succès de mes soins. Je prévins en conséquence les deux familles; les pères consentirent à ménager une entrevue entre les fils; mais, ce qu'il était difficile de prévoir, c'est que la mort des deux jeunes gens en fut le résultat. Le moins malade fut si effrayé de ce qu'il avait vu, et si tourmenté par la crainte d'arriver au même degré de maladie, qu'il se précipita dans le puits de sa maison en y rentrant l'autre, auquel on eut l'imprudence de faire connaître cette fin malheureuse, en fut si troublé, qu'il succomba presque subitement à ses maux.

Les annales de la médecine française, dit le savant Alibert, médecin de l'hôpital St-Louis, à Paris, contiennent peu de faits aussi mémorables que celui dont je vais exposer les principaux détails. « Une paysanne, âgée d'environ vingtdeux ans, était habituellement occupée à garder les moutons. Dans la solitude qui l'entourait, victime de l'activité de son imagination et de l'effervescence de ses sens, elle contracta des habitudes honteuses qui portèrent

une atteinte funeste à sa santé. Deux ans s'écoulèrent, et tous les jours on voyait progressivement ses facultés intellectuelles s'affaiblir. Elle devint comme stupide: on l'apporta à l'hôpital St-Louis, où dans le délire le plus effréné, elle offrait le scandale perpétuel d'une sorte de mouvement automatique qu'elle n'était point maîtresse de comprimer, malgré les violens reproches qu'on lui adressait. Chez elle, les extrémités supérieures, comme les bras, les mains, la tête et la poitrine offraient un état de maigreur digne de pitié; mais les hanches, le bas-ventre, les cuisses, les jambes étaient d'un embonpoint à surprendre les observateurs. On eût dit que la vie s'était en quelque sorte retirée et accumulée dans les membres abdominaux, et sur-tout dans l'organe utérin, où toutes les impressions qu'elle éprouvait venaient retentir; au point qu'en touchant successivement les différentes parties de son corps, on finissait par agiter toute sa personne, et la monter en convulsions comme on met en activité les ressorts d'une horloge. Ces convulsions duraient près de trente minutes. La malade pendant ce temps poussait des gémissemens lamentables, et présentait l'image parfaite des visionnaires de St-Médard. Une pareille situation était effroyable pour les spectateurs. Les habitudes invincibles de la malade ayant déjà été imitées par deux fem-

mes de la même salle, nous nous décidâmes à la renvoyer à ses parens, et nous fûmes ainsi contraints d'interrompre la série de nos observations. *Nouveaux élémens de thérapeutique et de matière médic.*, par J. L. Alibert, *deuxième édit. tom. 2. p. 49.*

Ce fait de l'extrême accroissement de l'embonpoint, dans une circonstance qui produit ordinairement le contraire, est assez remarquable pour noter les cas dans lesquels elle a eu lieu. Dans une discussion élevée à ce sujet dans le sein de la société de médecine de Lyon, le docteur Gilibert fils, son secrétaire particulier, dit l'avoir remarqué dans un jeune homme, mais avec un état d'idiotisme absolu. Ces deux circonstances avaient également lieu dans l'observation communiquée par M. Richard, correspondant de la société de médecine à Tarascon. Le malade, épileptique depuis l'âge de vingt ans, était devenu maniaque à la même époque. Pendant plus de trente années qu'il vécut enfermé, toujours en démence, il devint d'une grosseur monstrueuse, malgré les habitudes vicieuses auxquelles il ne renonça jamais. Les cinq dernières années de sa vie, son état de stupidité était absolu; semblable aux brutes, il n'en avait ni la prévoyance ni la propreté, et ne présentait sur son grabat qu'une masse informe de chair, dans laquelle on s'étonnait de voir les apparen-



ces de la vie et de la santé. Quelques suffocations, terminées et soulagées par un vomissement de sang, étaient le seul accident que l'on eût remarqué. Depuis deux mois il était mieux, et la raison paraissait lui être rendue, lorsqu'il mourut subitement le jour qui suivit l'une des suffocations dont je viens de parler. Il était alors dans sa cinquante cinquième année, et son embonpoint était devenu tel qu'il fallut huit hommes pour le porter en terre. Le même médecin avait ajouté à cette observation celle d'une dysenterie qui, rebelle pendant dix-huit mois à toutes les ressources de l'art, ne put être guérie que lorsque l'homme qui en était le sujet eut avoué son habitude fatale, et mis à exécution la promesse d'y renoncer.

Dans la même séance de la société de médecine de Lyon, plusieurs des membres qui la composent citèrent des faits analogues à plusieurs de ceux que j'ai rappelés. M. Balme, son secrétaire général, dit avoir remarqué des crises épileptiques qui, loin de s'accompagner de l'agitation du corps et des mouvemens tumultueux, avaient cela de particulier que l'individu restait dans l'immobilité la plus absolue. M. Girard, ajouta que la plupart des sujets, devenus épileptiques par une telle cause, devenaient promptement maniaques, soit parce que les accès sont en général plus

longs, soit parce que cette cause contribue plus que toute autre à l'affaiblissement du cerveau.

Cette observation sera mise bientôt dans un plus grand jour par les recherches auxquelles se livre le savant docteur Pinel, qui, dans une lettre qu'il m'écrivait à ce sujet, m'annonçait qu'il recueillait avec soin tous les exemples de manie, suite des habitudes vicieuses, pour en enrichir une nouvelle édition de son immortel ouvrage sur la folie. - M. Richard dit avoir vu le ramollissement des côtes et leur déformation portés au suprême degré. - M. Cartier, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon rapporta que la danse de St-Gui ne lui avait jamais paru plus rebelle et plus difficile à guérir que lorsqu'elle reconnaissait pour cause cet affaiblissement des forces physiques, à une époque de la vie où la nature n'a rien de trop pour fournir aux progrès de l'accroissement et au développement des organes. - M. Buytouzac, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu, dit avoir fait avec beaucoup de succès l'application d'un traitement tonique et antispasmodique dans un jeune homme de dix-neuf ans, parvenu à un degré de consommation déjà très-grand, à en juger par le tableau suivant qu'il en traça. Le corps était desséché; la faiblesse extrême dans les jambes et dans les genoux; un fourmillement pé-

nible se faisait sentir le long du dos ; la vue et les facultés de l'ame étaient affaiblies ; les vertiges étaient continuels ; le malade ressentait des douleurs dans la poitrine et un feu accompagné d'une toux d'irritation. La voix était altérée ; il y avait de l'oppression , une difficulté de respirer continuelle , avec la sensation d'une tension spasmodique violente à la face et à la poitrine.

Le docteur Py, médecin de l'hôpital de Narbonne, et correspondant de la société de médecine de Lyon, lui communiqua à la même époque les deux observations suivantes.

*Première observation.* Jacques... fut atteint d'un tétanos chronique. Après quinze jours de cette maladie nerveuse générale, qui portait pour symptôme le plus marquant une douleur aiguë aux deux yeux sans cesse en mouvement, le sujet entra dans une convalescence aussi longue que pénible, puisqu'il ne put quitter le lit d'un mois et demi. Guéri du tétanos, mais non de l'habitude fatale qui le lui avait procuré, il vit naître une nouvelle série d'accidens. Sa tête éprouvait un tel degré de douleur habituelle, qu'en vertu de la sympathie établie avec les organes voisins, l'individu ressentait tantôt des tiraillemens dans les deux orbites, accompagnés de vertiges, tantôt des augoisses et des anxiétés pré-

cordiales, qui le faisaient tomber en syncope à la suite de quelques efforts de vomissement. Le moindre travail soutenu qu'il voulut faire de son état de chapelier, comme la moindre marche ou le plus léger effort, déterminaient dans ses membres de telles crispations, que tout son corps devenait insensible, au point de ne pas distinguer la douleur d'un violent froissement, ni le contact d'un fer chaud. Jacques a survécu, ajoutait M. Py; mais au moment où j'écris il souffre au haut de sa tête un froid continu, qui augmente avec la canicule comme avec les frimats; les cheveux de cette partie sont roides, douloureux, constamment redressés comme dans la plique, et versent du sang quand on les coupe. Un bourdonnement d'oreilles constant l'a presque privé de la faculté d'entendre; il ne peut arrêter la vue sur un objet sans que son œil ne se trouble; son corps est brisé; son imagination taciturne, et ses convulsions cérébrales habituelles.

*Deuxième observation.* Un vieillard plus que sexagénaire joignait à un amaigrissement affreux une toux convulsive avec hoquet, portée à un tel excès, que tout le village entendait les hurlemens affreux que poussait depuis environ six mois ce malheureux vieillard. S'étant ouvert à moi sur les causes de cette étrange maladie, il ajouta qu'il avait joint à son dérèglement

l'usage des boissons spiritueuses, dans l'intention de relever des forces qu'il sentait lui échapper de jour en jour; et que cette double habitude vicieuse avait aggravé les convulsions du diaphragme et des voies aériennes, au point de convertir le souffle de la respiration en hurlemens. Le grand Barthez résidait alors à Narbonne; et M. Py, dont il était l'ami, fut jaloux de lui ménager ce cas rare de consultation. Il pensa, comme ce dernier, que cette affection qui offrait de temps en temps quelques intermittences, pour reparaître ensuite avec plus de force, n'était due qu'aux excès indiqués. Il conseilla deux méthodes de traitement à suivre, l'une pendant le paroxisme, l'autre hors des quintes de cette toux convulsive et suffocante; et ce fut, en les suivant exactement pendant trois mois, que ce vieillard, devenu plus sage, retrouva une santé qu'il croyait perdue sans retour.

Le docteur Morelot, médecin distingué à Beaune, m'écrivait que, sous ses yeux, deux jeunes gens, destinés à l'étude de la médecine, périrent de la phthisie pulmonaire, précédée dans l'un d'eux d'une hémorragie affreuse du poumon. - Une jeune fille de 8. ans tomba dans un état de maigreur inquiétant; les extrémités inférieures étaient agitées par des mouvemens extraordinaires, qui se communiquèrent bientôt aux membres supérieurs; l'impossibilité de s'en ser-

vir devint absolue; l'agitation était excessive dans les muscles de la face et des yeux; l'enfant ne pouvait rester dans son lit: on était obligé de la tenir continuellement dans un grand fauteuil fermé devant elle. Le médecin qui la soignait crut que cette danse de St-Guy tenait à la présence des vers, et donna, mais sans succès, tous les médicamens propres à les combattre. Consulté à cette époque, le docteur Morelot crut y reconnaître les effets d'une mauvaise habitude, et en fut bientôt convaincu par ses recherches. Quelques conseils, une grande surveillance de la part des parens, l'usage des bains froids, du muse et du camphre, procurèrent une guérison radicale; mais à 11. ans la jeune fille étant retombée dans les mêmes fautes, sa maladie reparut avec encore plus d'intensité, et ne céda qu'avec la plus grande peine aux moyens qui avaient si bien réussi la première fois. Deux ans après cette demoiselle mourut d'une inflammation chronique du péricarde, qui avait décidé un accroissement si prodigieux du foie, que cet organe remplissait presque en entier la capacité abdominale.

J'ai eu, me disait le même médecin, la douleur de voir périr dans la consommation un de mes parens, âgé de 17. ans, d'une fort belle structure, et de la plus heureuse espérance. Sa faiblesse et sa maigreur étaient extrêmes; ses yeux ne voyaient qu'im-

parfaitement; l'ouïe était continuellement troublée par des bourdonnemens insupportables; sa mémoire s'affaiblissait de jour en jour; il éprouvait la constipation la plus opiniâtre, et la fièvre le consumait jour et nuit. Je n'éprouvai que trop sur ce malheureux jeune homme que J'issot, en proposant le quinquina et les bains froids comme spécifiques dans la consommation dorsale, a beaucoup trop généralisé l'application que l'on peut en faire: il est une foule de circonstances où ces moyens sont non-seulement inutiles, mais même dangereux; et je dus peut-être à ma persévérance à les employer, le chagrin de voir périr plutôt le jeune infortuné que je cherchais à sauver.

L'hydrocéphale aiguë est une maladie presque constamment mortelle, et les cas dans lesquels elle a pu naître par suite des habitudes vicieuses, sont assez rares, pour que je ne m'empresse pas de consigner ici l'observation qui m'a été fournie par mon excellent ami le docteur Martin l'aîné, ancien chirurgien en chef de l'hospice des vieillards de Lyon. - Le fils D . . . , âgé de 13. ans, me fut présenté par son père dans le cours de 1802. Une maigreur excessive, un air de faiblesse et d'abattement, des yeux ternes et sans feu me firent présumer, au premier aspect, que je voyais en lui une nouvelle victime des funestes habitudes, et

ses réponses m'en donnèrent la certitude. Son pouls lent et comme déprimé dans le cours de la journée, devenait serré et accéléré au moment où le soleil passait sous l'horizon. Sa tête habituellement pesante et inclinée sur la poitrine, devenait le siège d'une douleur vive et profonde; la pupille se dilatait et la vue était troublée. A la fin de l'accès il tombait dans l'assoupissement. Son estomac affaibli ne pouvait supporter aucun aliment: son ventre était légèrement tendu, et ses urines peu abondantes exhalaient une forte odeur de foie de soufre. Je n'hésitai pas à porter un pronostic fâcheux, les signes de l'hydrocéphale aiguë me paraissant de la plus grande évidence. En effet, le jeune malade languit encore quelques jours; et malgré tous les moyens mis en usage, il périt après avoir présenté la série des accidens qui se manifestent à mesure que l'eau s'accumule dans le cerveau.

Tous les observateurs ont remarqué l'influence funeste que les yeux paraissent ressentir des coupables habitudes; mais je ne pense pas qu'aucun d'eux ait vu la cataracte due à une cause pareille. Un cas de cette espèce m'a été communiqué par le docteur Maunoir aîné, de Genève. Le sujet était dans la fleur de l'âge, et dans un état d'épuisement tel, que l'on eût cru voir un spectre ambulante, et que l'opérateur sentit le besoin de rendre quelque vie à



ce corps exténué avant que d'entreprendre aucune opération. Celle-ci ne fut donc pratiquée qu'après plusieurs mois de soins; le malade souffrit peu, distingua tous les objets avec une netteté parfaite; mais après le troisième jour la cornée perdit de sa transparence, la conjonctive œdemateuse s'infiltra d'un sang pâle; le malade voyait comme au travers d'un brouillard, et tout annonça que la vie manquait dans l'organe opéré comme dans la totalité de l'individu. Cependant la cicatrice de la cornée se fit, la pupille resta intacte et circulaire, et grâce aux soins qui lui furent prodigués, le malade a conservé la faculté de se conduire.

Ce n'est pas seulement sur la production des maladies chroniques qu'influent les passions solitaires; elles contribuent quelquefois à la naissance des maladies aiguës, les aggravent, et les entretiennent. Le docteur Valentin, médecin à Marseille, traitait en 1790. une dame de condition, pour une fièvre intermittente, qui, plusieurs fois guérie, revenait toujours sous les divers types d'intermittence, et précédée par des frissons extrêmement longs et douloureux. Il en témoigna plusieurs fois son étonnement à la malade, et reçut enfin d'elle l'aveu que des habitudes honteuses, auxquelles elle n'avait pu se dérober, quoiqu'elle fût épouse et mère, s'étaient réveillées plus for-

tement sous l'influence des irritations de la fièvre, et qu'elles devaient être accusées seules de la persévérance de cette dernière maladie. Un tel aveu mit le docteur Valentin sur la voie des succès, et il lui fut aisé, avec une femme d'esprit, de faire valoir toutes les ressources du sien, et de l'arracher à l'erreur qui l'eût perdue sans retour.

Un jeune homme âgé de 19. ans, d'une constitution scrofuleuse, fut reçu dans l'hôpital de Strasbourg pour un ulcère au pied avec carie. Dans le cours du traitement qu'on fit subir au malade, il se plaignit un jour d'une douleur pongitive au côté droit de la poitrine, près de la colonne vertébrale; cette douleur s'apaisa par l'application d'un vésicatoire; mais la suppuration de l'ulcère cessant tout à coup, les premiers symptômes du tétanos se déclarèrent, et leur accroissement progressif amena en peu de jours la perte du malade. A l'ouverture du cadavre, le docteur Lobsteiu, chef des travaux anatomiques de l'école de Strasbourg, trouva les os du pied cariés, et deux vers lombricieux dans les intestins grêles. Les ventricules du cerveau contenaient un épanchement d'eau, et le canal vertébral une tumeur qui le rétrécissait et comprimait légèrement la moëlle de l'épine; en examinant attentivement cette tumeur, on trouva qu'elle était produite par un abcès

qui contenait un pus épais, blanc et comme plâtreux. Le corps de la dernière vertèbre dorsale était détruit, et le nerf intercostal du côté droit était en contact avec la matière purulente. Ce malheureux jeune homme était tombé dans cet horrible état à la suite d'habitudes dont il avait ignoré le danger. *Rapports sur les travaux exécutés à l'amphithéâtre d'anatomie de Strasbourg, par M. J. F. Lobstein, in-4., 1805.*

Je ne puis vous écrire, me mandait de Bayonne le professeur Tournon, médecin de l'hôpital militaire de cette ville, tout ce que je pourrais vous dire sur cette affreuse habitude, tant la corruption du siècle est grande! Puissiez-vous par votre ouvrage, présenter de bons moyens, et arrêter cette continuelle cause de la dégénérescence de l'espèce humaine! c'est un beau sujet! mais bien délicat, sur tout traité en langue française.

Je n'ait point eu l'occasion de faire d'observations particulières, et qui diffèrent de celles du docteur Tissot, m'écrivait en Novembre 1808. l'éloquent Fourcroy, à qui la science doit l'immortel ouvrage du système des connaissances chimiques. Je suis seulement assuré que l'onanisme nuit infiniment à la mémoire, à l'intelligence, à la force et à la durée de la vie de ceux qui se livrent à ce vice dangereux.

M. Pelletan, chirurgien en chef de l'Hô-

tel-Dieu de Paris, l'un des hommes qui honore le plus la carrière de l'enseignement, m'écrivait dans le même sens, à la même date, et faisait aussi des vœux pour que l'art eût enfin à offrir à la jeunesse une leçon qu'elle pût recevoir sans danger.

Une lettre du savant professeur Portal contenait ce passage remarquable; « J'applaudis à votre projet de publier un ouvrage sur l'onanisme qui cause tant de maux à l'espèce humaine. Tissot n'a certainement pas épuisé ce sujet: ce vice paraît aujourd'hui plus commun que jamais; et quel est le médecin, dans une grande ville sur-tout, où les passions se touchent de plus près, qui n'en aie chaque jour sous les yeux les plus déplérables effets? Combien d'individus meurent phthisiques, de marasme, d'infiltration ou d'hydropisie? combien n'y en a-t-il pas qui sont rachitiques, épileptiques, imbécilles sur-tout, et qui jouiraient encore de toutes leurs facultés sans leur funeste penchant? J'en ai parlé sommairement dans mon ouvrage sur la phthisie pulmonaire (pag. 366.), et dans plusieurs endroits de mon traité sur le raticisme, et de mon anatomie médicale: mais je conçois que ce sujet, traité avec soin, et considéré sous le côté physique et moral, comme vous vous proposez de le faire, servira sûrement à diminuer le nombre des victimes, et fournira aux médecins une ressource de plus pour le traitement »

Enfin, je terminerai ce tableau de suites fâcheuses de l'onanisme par les observations qui m'ont été communiquées par mon respectable maître, le professeur Sabatier, chirurgien en chef de l'hospice des invalides, et le Nestor de la chirurgie française.

« Je voudrais, monsieur, m'écrivait-il, qu'il me fût possible de vous communiquer tous les faits remarquables sur l'onanisme qui se sont offerts à moi; mais je ne les ai point écrits, et il ne me reste à ce sujet, dans la mémoire, que des résultats généraux que voici. Cette malheureuse habitude entraîne toute sorte de maux après elle. Les plus fâcheux sont une sorte d'imbécillité, une nullité souvent absolue, et sur-tout des nodosités de l'épine, du genre de celles que Pott a décrites.

« 1.<sup>o</sup> J'ai vu un assez bon nombre de jeunes gens des deux sexes, en qui les facultés intellectuelles paraissaient totalement manquer. Lorsqu'à cette sorte de fatuité il se joignait la pâleur du visage et une maigreur générale, et que les sujets en qui ces symptômes se montraient étaient enclins au sommeil et à la paresse, je n'ai pas hésité à penser qu'ils étaient le résultat de l'onanisme.

« 2.<sup>o</sup> J'ai souvent été consulté par des hommes effrayés de leur nullité, dans un âge où les passions doivent avoir le plus

de force. Mon avis constant a été qu'ils fissent en sorte de se rétablir en suivant un régime analeptique, et en vivant dans l'éloignement absolu des objets capables d'agir sur leurs sens.

« 3.<sup>o</sup> Ce que j'ai vu de plus terrible, et le plus fréquemment à la suite de l'onanisme, ce sont les nodosités de l'épine. Ordinairement elles avaient lieu à la région lombaire, et quelquefois aussi à la partie inférieure du col. Mon opinion a quelquefois été regardée comme dénuée de fondement, attendu la grande jeunesse des malades; mais j'étais instruit, par des aveux récents, que plusieurs s'étaient rendus coupables avant la sixième année de la vie, et une jeune fille de cet âge m'en avait fourni un exemple effrayant; celle-ci ne put guérir; mais je ne puis douter que, dans plusieurs occasions moins pressantes, le changement de conduite des malades n'ait suspendu leur mal, et même ne les ait guéris, comme ils pouvaient l'être, c'est-à-dire estropiés, ayant une bosse plus ou moins forte, et une grande faiblesse dans les cuisses et dans les jambes. »

Après avoir démontré avec quelle attention on doit fuir le monstre de la solitude, et trembler à l'aspect des maux qu'il verse sur les hommes, je dois encore présenter quelques mots sur les désastres que produit un autre monstre, qui naît, et se

conserve dans la société des deux sexes. Il dévore aussi des milliers de personnes tous les ans, il en ruine un très-grand nombre d'autres, et, qui pis est, il ne cause pas seulement des maux individuels, mais il a les plus funestes influences sur les générations suivantes. Assurément les écrouelles, les humeurs froides, la goute, l'épilepsie etc. sont souvent des preuves des maladies contractées par les parens de ceux qui éprouvent ces infirmités.

Cette maladie est une véritable peste; elle prend tant de différentes formes, que les médecins l'appellent protéiforme; elle est si désastreuse, que c'est un proverbe que l'on en guérit toujours, excepté la première fois. Non seulement elle produit d'innombrables maux, mais les moyens curatifs mal employés, causent souvent des souffrances interminables: elle a pour terme fatal la folie, la paralysie, l'ébétisme, la mort subite.

Je ne chercherai pas à présenter toutes les maladies qui dérivent de cette contagion; il serait impossible de sonder la profondeur de ce gouffre; j'en indiquerai seulement quelques unes. Outre les bubons, les blennorragies, les ulcères, très-ordinaires aux libertins, ils sont en proie à d'autres douleurs plus cachées, plus masquées, que Fracastorio a dépeintes de la manière la plus véridique dans son excellent poëme sur ce

mal honteux. De là naissent les taches livides sur le corps, l'éritème pustuleux qui couvre le front, et qu'on appelle *corona veneris*, l'enflure des glandes, des ulcères fétides à la bouche, au palais, au larynx, les douleurs nocturnes, les ophtalmies, les exostoses, la surdité, et une foule d'autres tourmens; on en trouve des recueils dans les écrits des auteurs. J'en citerai seulement quelques passages.

Morgagni déclare (de caussis et sed. morb.) qu'il a fait la dissection cadavérique d'un grand nombre d'individus affectés de gonorrhée virulente, morts de gangrene. Stoll en dit autant, et ajoute qu'en beaucoup de cas de mort subite, il ne vît d'autre cause que l'inflammation de l'urètre, tant il est vrai que cette contagion peut agir assez violemment sur le principe vital, pour causer la mort subite.

Richter et Theden, ont vû pour effet un tel étranglement de l'urètre qu'il y avait rétention absolue. Ce cas n'est pas rare de nos jours, et la guérison en est très-difficile.

Plente fit une opération à un homme de 32. ans qui avait au lieu de glandes et de prépuce une excroissance variolique de la grosseur de deux poings. Il en traita un autre affligé d'un cancer, et l'infirme mourut de consommation cancéreuse.

Zuber en disséquant le cadavre d'un li-



bertin septuagénaire, ayant coupé la vessie, la trouva presque toute remplie d'une énorme excroissance née de la prostate, outre les autres maux produits par la même cause.

Wansvieten et Scharz ont vû des excroissances celtiques qui rétrécissaient l'intestin recte.

Plente rapporte qu'il a opéré sans succès une jeune fille qui avait une tumeur grosse comme la tête d'un enfant entourée de condilomes longs de plus de six pouces, qui empêchaient toute évacuation, et qu'elle mourut dans des terribles convulsions.

Un homme portait depuis long tems à l'aisue un bubon qui devint tout d'un coup de la grosseur de trois poings, très-douloureux, et il mourut de consommation.

Pietschen a vû naître subitement d'un bubon variolique une excroissance cancéreuse d'énorme grosseur, qui fit bientôt périr le malade.

Sauvages décrit l'histoire d'un homme dont le bas ventre grossit prodigieusement, et la graisse extérieure s'endurcit de manière à résister à tous les remèdes.

Faer et Skumker dépeignent de terribles ravages d'affections erpétiques, qui défigurent le visage au point que son aspect révolte les yeux les plus intrépides.

Rosensthein a vû la teigne produite par cette cause, et Kolser a soigné dans les

**hôpitaux 282. enfans teigneux, dont la maladie était évidemment variolique.**

Wansvieten a traité pour cet objet beaucoup d'enfans et d'adultes, et Bernard Tomitano a consigné dans ses ouvrages que cette contagion occasionnait de grands maux aux enfans de ceux qui l'avaient eue.

Antoine Musa remarque en beaucoup de ces malades la perte des cheveux, de la barbe, des sourcils, des dents, des ongles, et qu'il en est de si défigurés qu'on a peine à distinguer en eux une figure humaine.

Raymond dit dans son traité que cette maladie est une des plus difficiles à guérir; et voici comment il rapporte la mort d'une femme sexagénaire: elle avait les yeux très-gonflés et rouges, la vue faible, les oreilles enflées, l'ouïe dure, les paupières agitées, les sourcils rouges, les lèvres grossies, la voix rauque, le nez écrasé, les narines évasées, il en coulait une humeur acre et fétide, la tête chauve et rongée, une haleine infecte; tout présentait l'épuisement et la mort.

Camerario, Rewley, Skumker, Lange parlent au long des ophthalmies vénériennes presque incurables, sources de fistules lacrimales, et de sordides ulcères au palais.

Sauvages assure qu'il a essayé sans succès de guérir la cataracte vénérienne.

Boerhaave, Heysten, Bonnet, Smit citent des cas terribles de cécité incurable.

Duncan cite des maladies nasales causées par le libertinage, où l'on endure un écoulement purulent du nez, d'une odeur insupportable, et qui ulcère les parties inférieures.

Sauvages dans son traité de *absessuum natura* rapporte qu'une paysanne, par suite d'impudicité, avoit perdu le nez, à la place du quel il n'y avoit plus qu'une petite proéminence à peine de la grosseur d'un petit pois; les lèvres étoient presque disparues, et l'ouverture de la bouche tellement rétrécie qu'il étoit difficile d'y introduire le petit doigt.

L'illustre Morgagni a vu une vieille femme à la quelle la carie vénérienne avoit consumé l'os gauche du sinciput et du front, au point que par une ouverture de trois doigts en travers de tous côtés on lui voyoit la cervelle.

Lipario a fait la même observation. (*Ephem. nat. curios.*)

Monroo montre des exemples de différentes espèces de fièvres résultantes du mal honteux, coliques, pleurésies, artritide, sciatique de nature celtique, maladies que l'on rencontre tous les jours dans l'exercice de la médecine pratique, et dont la multiplicité rend la description presque impossible.

Mais la plus affreuse de toutes les maladies est celle qu'on appelle douleurs os-

téocopes, qui tourmentent spécialement pendant la nuit; Baglivio, Soemerins, et beaucoup d'autres en citent des faits déchirans; viennent s'y joindre l'atrophie, la carie, la phthisie, et telle est la route effrayante qui aboutit à la mort.

Ce court exposé fait comprendre jusqu'à l'évidence pourquoi l'espèce humaine dégénère de jour en jour, au point qu'on peut appliquer l'ancien proverbe que dans les villes dissolues *les morts marchent*. Véritablement, l'âge qui autre fois montrait de la vigueur et de la force, ne présente plus maintenant que différents degrés de caducité et de dépérissement. Le libertin est donc un être dégénéré; faible, dans sa vieillesse prématurée, il est accablé de son impuissance physique et morale; son cœur est comme anéanti; il est incapable de toute entreprise; il n'a pas, dit Tertullien, de sujet plus infame, ni plus odieux que l'être dissolu. Engouffré dans son infamie, rongé de la sifilide, énervé par les sales plaisirs, il paye mille fois la vie par mille souffrances. Il est lâche, puis qu'il n'a pas le courage de se vaincre lui-même, il devient l'objet du mépris, et comme son libertinage lui a fait perdre toute énergie d'esprit et de corps, il est presque indigne de compassion, unique ressource humaine des malheureux.

## CONCLUSION

Le remède à opposer à des maux qui ne subsistent que par la volonté, doit être d'en indiquer les dangers; si je l'ai fait, si le jeune homme qui me lira rougit de sa conduite, s'il frémit de ses périls, s'il s'arrête devant le précipice entr'ouvert sous ses pas, j'aurai rempli mon devoir, et prescrit le seul traitement qui convienne à l'âge où la raison peut se faire entendre. Car je ne puis regarder comme de vains secours cet effroi salutaire, né de l'idée d'un douloureux avenir, cette pensée de la honte empreinte sur un front coupable, ce souvenir de l'honneur et de la vertu réveillé dans une âme égarée, ce fantôme de la gloire menaçant d'en éteindre le flambeau, cette puissance de la religion appelée au secours de la faiblesse, ces infirmités accumulées sur une innocente postérité, cet épuisement physique, cette impuissance morale, ce désespoir d'une famille et d'un père, ces malédictions de l'amitié souillée par de honteux exemples, cette terreur de la contagion épouvantant les mères, cette lassitude de la vie, ces cris du remords, etc. De pareils tableaux ne seront point offerts sans succès au jeune homme dont tous les principes ne sont pas corrompus; et son retour à la vertu prouvera peut-être que je ne me suis pas trompé dans le choix du remède.

Si cependant le crime devançait cette époque de la vie où la raison peut le connaître, s'il était deviné par l'innocence même, alors il ne serait plus que l'erreur d'une nature abusée par un éveil précoce: la contrainte physique deviendrait le seul remède à offrir; les mains de l'innocence, comme celles de l'insensé qui se blesse, devraient être condamnées à l'impuissance de nuire; et pour la première fois l'humanité applaudirait aux liens dont elles seraient chargées (1).

Nous laissons au médecins consultés dans ces cas le droit et le soin de prescrire les remèdes aux blessures faites par le monstre de la solitude, quand les malades en sont susceptibles, car il s'en trouve beaucoup qui sont incurables. L'application de ces remèdes demande une foule de combinaisons adaptées aux tempéramens qu'un infirme n'est pas capable de faire, et faute des quelles il pourrait aggraver ses maux en cherchant à les guérir. Mais nous pouvons facilement offrir des préservatifs à ceux qui sont intègres, et des observations à ceux qui ne le sont plus.

Il est très-rare qu'un enfant trouve en lui seul la connaissance de ce vice, mais

(1) Le docteur Willermoz a imaginé à cet égard un moyen de contrainte très-ingénieux, à l'aide duquel il a arraché à la mort plusieurs enfans que tout semblait devoir condamner à périr.

il est très-ordinaire, et comme nécessaire que celui qui en est infecté fasse tous ses efforts pour le communiquer à d'autres, et c'est ainsi qu'il se propage avec une effrayante rapidité. En conséquence les parens et les instituteurs ne doivent jamais laisser des enfans seuls entr'eux, sur-tout en des lieux écartés; ils doivent en général se défier des domestiques, parmi lesquels il y a bien des corrupteurs. Il est aussi de la plus haute importance que personne ne dise en présence des enfans, même en bas âge, des paroles indécentes, qu'ils ne comprennent pas d'abord, mais dont ils chercheront la signification jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvée, et tôt ou tard ils y réussiront. Il est aussi très-essentiel que les jeunes gens soient fort occupés tour à tour d'études, et d'exercices corporels très-actifs, car l'oisiveté est la mère de tous les vices, mais spécialement de celui-là. Il faut donner une grande attention à tout ce qui concerne les alimens, et les boissons, par rapport à la qualité, à la quantité, sur tout le soir, et à la manière de les broyer dans la bouche, car si l'avidité, la précipitation en empêche, il en résulte des effets qui portent singulièrement à l'impureté.

Il est indispensable de fuir tout ce qui peut être occasion de ce vice, en particulier les regards sur tout objet immodeste, les livres périlleux, et les conversations

lubriques. Vouloir rester au milieu des occasions, et espérer qu'on y résistera, c'est absolument comme prétendre tenir sa main dans le feu, en se forgeant la sottise confiance qu'on n'en sera pas brûlé.

Mais il peut arriver que, même hors des occasions, l'on éprouve de mauvaises pensées, par suite de ce qu'on aura vu, ou entendu précédemment. Il est alors absolument requis de s'habituer à repousser ces pensées, à s'en distraire par l'occupation, ou autrement dès le *premier moment* qu'on s'en aperçoit, car si l'on conserve dans son esprit pendant quelques instans, même les pensées qui ne seraient pas directement mauvaises, mais qu'on sait les produire, bientôt l'imagination s'échauffera, la raison s'obscurcira, ou même disparaîtra, et dans l'espèce d'ivresse que formera la passion, la résistance deviendra presque impossible, tandis qu'elle aurait été facile en la voulant dès le commencement. J'ai connu des jeunes gens qui se sont fait à eux mêmes, sans qu'on les leur inspirât, les règles que je viens de citer au sujet des pensées, parceque, me disaient-ils, dès qu'ils s'y livraient, il savaient qu'ils devenaient incapables d'études et de toute idée un peu raisonnable. Un homme même vertueux qui éprouve passagèrement une pensée impure, à la quelle il résiste, sent que, pendant sa durée, cette pensée pro-



duit dans son corps et dans son esprit une espèce de bouleversement qui le rend alors inepte à toute application un peu attentive. Que sera-ce donc de ceux, qui habituellement s'abandonnent à ces pensées? à quoi seront-ils propres, puisqu'ils seront sans cesse plongés dans une sorte d'ivresse qui leur ôtera presque le discernement?

On voit dans les maisons destinées aux aliénés bien des personnes que la seule impudicité y a fait aboutir; l'expérience montre que lorsqu'elles sont privées de la vue des objets qui leur étaient occasion du vice, quelque fois heureusement les pensées disparaissent, et alors, avec des soins et beaucoup de calme, il en est qui recouvrent la raison, dont elles n'auraient jamais joui en restant au milieu des dangers.

On dira peut être qu'il y a des gens qui se livrent au monstre de la solitude, sans qu'il les accable de toutes les horreurs énoncées dans cet opuscule. Je réponds d'abord; que chacun cherche à les cacher avec soin, et que lorsqu'elles se manifestent absolument, on fait tous les efforts pour les attribuer à d'autres causes. Je conviens d'ailleurs que ces grands désastres ne surviennent qu'au jour où le vice est parvenu à certains degrés notables. Mais qu'on observe bien, et qu'on ne l'oublie jamais que cette passion est une des plus insatiables; qu'elle ne dit jamais c'est as-

séz; qu'elle abrutit l'homme, gâte le caractère, et même le cœur; qu'elle arrive très-souvent jusqu'à une espèce de fureur, ou de rage, et qu'alors la raison se trouvant comme anéantie, on ne sent en soi-même aucune ressource pour cesser ce qui est devenu presque machinal et irrésistible. La conclusion bien juste et bien simple qu'il faut tirer de cette vérité est que comme celui qui a glissé au haut de cet abîme ne peut savoir où, ni comment, ni quand il s'arrêtera, s'il ne sera pas précipité tout au fond, avec assurance de la mort, il faut s'écarter à tout prix d'un lieu si dangereux. Si malheureusement on s'est déjà livré au vice, il faut s'en arracher sans délai, car plus on attendra, plus on continuera, et plus l'habitude s'enracinera, plus on aura de combats quand on voudra y renoncer, et puisqu'il faudra absolument s'y décider un jour, ou périr, si l'on a encore une étincelle de sagesse, on doit à l'instant et sans trêve briser tous les liens qui peuvent y retenir.

Tout ce qui on a vu depuis le commencement de cet opuscule jusqu'ici, pourrait être adressé à des payens, à des sauvages, et semblerait devoir suffire pour leur inspirer l'horreur du monstre de la solitude. En effet, je me suis borné à tracer un abrégé des terribles amertumes que le monstre répand avec profusion sur la vie hu-

maine ; or un sauvage qui conserve quelque lueur de raison , et par là quelque amour inné pour sa propre personne , paraîtrait incapable de s'exposer volontairement à d'affreuses maladies , à l'aliénation de ses facultés intellectuelles , et sur tout de s'y exposer pour se donner librement un soi disant plaisir si brutal , si sal , et si honteux. Cependant ce tableau ne suffit pas à tous ; tel veut se persuader qu'il sera du très-petit nombre de ceux qui échappent aux effrayantes conséquences. Quand on pend un criminel , on fait très-bien ; mais l'exemple n'empêche pas toujours que d'autres n'imitent ses scélératesses , dans l'espoir qu'ils ne seront ni vûs , ni pris , ni punis. Le motif des peines temporelles laisse donc encore beaucoup à désirer pour la répression du vice. D'ailleurs , ce recueil n'a pas été fait directement pour les sauvages , mais spécialement pour les Catholiques. Tout ce qui a été dit plus haut leur convient aussi ; il faut cependant , du moins en finissant , leur rappeler en peu de mots ce que la religion les oblige de croire et de faire par rapport au crime de l'impureté.

Rien de plus impie que les propos tenus souvent à cet égard par certaines personnes qui ne veulent apercevoir dans ce crime qu'une faiblesse , qu'ils prétendent quelque fois même être presque indispensable à l'espèce humaine. C'est un article de foi , ex-

primé clairement dans les commandemens de Dieu, en bien d'autres lieux de l'Écriture sainte, et publié par l'Église infallible, de la part de Dieu, c'est un article de foi, que toute impureté, même une pensée rapide, mais volontaire et consentie, à plus forte raison tout le reste en ce genre, est un des péchés qui attirent le plus la colère de Dieu infiniment juste, au point que quiconque meurt la conscience souillée d'un seul de ces crimes, en est indubitablement puni dans l'enfer. Il vaut mieux croire à l'enfer et l'éviter à tout prix que de se forger des doutes sur son existence, d'attendre qu'on y soit pour en être convaincu, par là y tomber, et y rester irrémisiblement pendant l'éternité. Après tout, le plus grand libertin, celui qui crie le plus haut, ne peut donner aucune preuve, même légère, contre la vérité de l'enfer; il doit donc avoir du moins le doute de sa possibilité; or avec le simple doute il faut être plus qu'insensé pour ne pas tout faire et tout souffrir plutôt que de s'exposer à ces tourmens sans fin. Que dirous-nous donc des Catholiques, puis qu'il ne s'agit pas de doute, mais qu'ils ont par la foi la parfaite certitude, et que le consentement à un doute suffirait pour qu'ils se perdissent? Croyons donc fermement que l'impureté est punie de Dieu durant toute l'éternité. L'expérience prouve que la foi

diminue dans un cœur, et souvent finit par l'abandonner, à proportion qu'il se livre à l'impudicité, et c'est un grand sujet d'éloges pour cette vertu qu'elle ne veuille pas demeurer dans une âme impure. L'homme vicieux contribue de son côté à l'éloigner de lui parce que sachant qu'elle condamne ses désordres, qu'il ne veut pas quitter, il tâche de se persuader qu'elle n'est qu'une chimère, un préjugé, dont il cherche à se débarrasser pour se livrer à tous les excès, et il n'est pas rare qu'il y réussisse. Or, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu, et par conséquent de se sauver; donc l'impureté qui amène la perte de la foi, laisse l'homme, tant qu'elle dure en lui, dans un état de damnation éternelle. Quand la foi s'est retirée, ou qu'elle a été expulsée, elle est remplacée par l'aveuglement d'esprit, l'endurcissement, le dégoût de tout bien, l'abrutissement, funestes dispositions bien propres à déterminer l'impénitence finale. Il est très-remarquable que tous les hérésiarques étaient publiquement connus pour esclaves de la lubricité, toujours compagne de leurs autres erreurs. Henry VIII. fut pendant longtemps un modèle de vertu, proclamé à Rome un des plus zélés défenseurs de la foi catholique. Un seul amour désordonné l'a conduit à l'apostasie. Ce n'est pas assez dire: cette passion alluma dans ce Prince

la fureur d'entraîner l'Angleterre à sa perfide hérésie, cette passion devint la source infecte d'une des plus cruelles persécutions que le Catholicisme ait jamais endurées; cette passion, par ses suites, fit immoler des milliers de victimes à l'impiété et à la férocité; cette passion continue ses désastres depuis des siècles en retenant hors du catholicisme la grande majorité d'un royaume qui auparavant était appelé avec raison Isle des Saints. Qui aurait jamais imaginé que de telles ordures dans'un seul homme, et pour un seul objet de corruption, pussent avoir des conséquences aussi ineffables et aussi révoltantes?

Il n'est cependant pas nécessaire de recourir aux siècles passés pour apprécier l'influence de l'impudicité sur la perte de la foi et de la religion; il suffit de considérer avec quelque attention les soi-disans esprits forts de nos jours, qui se croient plus grands hommes à proportion qu'ils savent réciter plus d'impiétés et de propos indécens. C'est là souvent que se borne leur science. Beaucoup d'entr'eux, à cause du malheur des tems, quoiqu'ils aient étudiés, et peut être même appris un art quelconque, n'ont guère été instruits plus que les sauvages sur les objets religieux; comme les sauvages, ils pouvaient et devaient parvenir à la lumière de l'Évangile moyennant les principes innés de la religion ou

loi naturelle ; mais comme ces principes génaient encore leurs passions, et sur toute leur libertinage, ils ont trouvé plus court de n'y rien examiner, et de blasphémer ce qu'ils ignorent, de vivre à la manière des brutes. Quant à ceux qui ont connu le catholicisme, et qui l'ont abandonné, il est possible qu'ils aient été poussés à cette affreuse extrémité par la réunion de plusieurs passions que la religion prohibait, et dont ils voulaient demeurer esclaves ; mais il est indubitable que le vice de l'impurété a toujours été le principal mobile de leur désertion. Je n'en donne pas d'autres preuves que leurs propres aveux, quand ils ont le bonheur de rentrer dans la voie du salut. Comme ils ne sont pas assez humbles, pendant leurs écarts, pour convenir de la vraie cause qui les produit, ils disent pour excuse qu'ils ne peuvent croire des mystères qu'ils ne comprennent pas. C'est faux, puisque s'il ne s'agissait que de croire des mystères pour se sauver, ils consentiraient à croire beaucoup plus qu'on ne leur propose. Mais le grand mystère qu'ils taisent, et qui arrête leur conversion, c'est leur impudicité : et de fait, dès qu'ils la cessent, ils sentent la foi renaître et s'accroître dans leurs cœurs. Qu'ils deviennent donc chastes, et ensuite ils seront facilement bons catholiques. S'il fallait, pour être incrédule, posséder de grandes con-

naissances, faire de profondes réflexions, être orné de toutes les vertus, surtout exceller en chasteté, dès aujourd'hui il n'y aurait plus un seul incrédule dans l'univers. Que faut-il donc savoir et faire pour être incrédule? Il suffit de ne rien savoir, ni croire, ni faire en fait de religion, de se moquer de Dieu et des Prêtres, d'avoir appris et de débiter un petit repertoire de blasphèmes et de saletés; voilà tout ce qui est requis pour être incrédule: c'est vraiment bien facile à acquérir. Les femmes et filles de mauvaise vie, les voleurs, les assassins, les ivrognes, les impudiques peuvent sans difficulté ni travail obtenir des brevets d'incrédulés, et le sont effectivement.

Nous avons présenté un peu plus haut quelques moyens purement humains de conserver ou recouvrer la chasteté, l'occupation, l'usage des alimens convenables, la fuite des occasions, la répression subite des pensées impures. Ces moyens sont indispensables pour tous; mais ils ne suffisent pas, puisque l'homme abandonné à ses propres forces, est ordinairement incapable de résister au penchant vicieux; il doit sans doute de son côté prendre toutes les précautions et faire tous ses efforts; il faut cependant encore absolument, pour qu'il obtienne la victoire, qu'il soit aidé de Dieu. J'ai connu, est il dit dans l'Ecriture Sainte, que je ne puis avoir la continence sans



que Dieu ne me la donne. On ne l'aura jamais sans la demander à Dieu par d'instantes prières; il nous ordonne d'être chastes, sans son secours et sa grâce, nous ne pouvons l'être, il est toujours prêt à nous accorder cette grâce, mais il veut, il doit vouloir que nous la sollicitions. Il faut donc tous les jours supplier la Seigneur par l'intercession de la très-Sainte Vierge, de nous faire triompher dans toutes ces attaques, et sur-tout l'invoquer de cœur, et avec ardeur *dès les premiers momens* où l'on aperçoit la tentation: l'on en éprouvera des effets admirables; si l'on diffère quelques instans, souvent il ne sera plus tems. Il est très-important d'être encore plus sur ses gardes quand on reste éveillé dans son lit; si la tentation survient, on doit aussitôt prier, et continuer jusqu'à ce qu'elle finisse, et même, au besoin, sortir du lit pour un tems. On ne saurait être trop attentif à bannir de son esprit toute idée d'orgueil, car l'expérience montre qu'il y a une grande connexion entre ce vice et celui de l'impurété. L'on est toujours chaste ou impudique, en proportion de ce qu'on est humble ou orgueilleux. Enfin un moyen qui aide puissamment la guérison, et sans le quel on ne guérit presque jamais, c'est la confession *très-fréquente*, dumoins jusqu'à ce que l'habitude soit parfaitement déracinée. Quiconque se confesse

peu souvent demeure toujours et sans fin dans ses ordures, et a'y enfoncé même chaque jour plus profondément. Celui au contraire qui se confesse très-frequeument, et toujours avec de bonnes dispositions, est entièrement purifié après un temps qui n'est ordinairement pas fort long.

C'est donc à grand tort que certaines personnes adonnées à l'impudicité disent quelque fois qu'elles ne peuvent résister; si elles veulent dire qu'elles ne peuvent empêcher les tentations, c'est souvent vrai; mais si elles prétendent se trouver une seule fois dans la nécessité d'y consentir, c'est absolument faux, et même hérétique. Il est vrai que la difficulté est plus grande selon que l'habitude est plus forte, mais il faut bien finir, ou se perdre pour le temps et pour l'éternité. Des réflexions sérieuses sur ces affreux malheurs, et la fidélité à employer les moyens que nous avons indiqués, qui n'ont rien d'extraordinaire, ni de très-pénible, la grâce et la force que Dieu a promise, qu'il accorde toujours à qui la demande bien, amèneront infailliblement le succès. Chacun sent invinciblement dans son cœur, et ne peut nier raisonnablement qu'il est libre de consentir, ou non. Si un moment où la tentation est la plus violente, on voyait un bûcher allumé, et qu'on fût sûr qu'en succombant ou y serait brûlé vif, personne n'hésiterait à s'en désister à

la minute. Les maux inévitables que nous avons annoncés sont bien plus capables d'empêcher la chute, puisqu'il s'agit, après une vie souvent tissée de souffrances, d'aboutir certainement à une éternité si déchirante qu'il est impossible à l'homme d'en exprimer les horreurs. Fasse le Seigneur qu'on y croye, et qu'on l'évite au lieu d'en douter, et par là de s'y précipiter!